



# De temps en temps...

Echos de lecture des documents archivés  
auprès des Archives du Patrimoine autobiographique  
entre mémoire et avenir

*Ann e 2003*

Siège :  
Activités :

Courriel :  
Téléphone :

A.P.A.-Belgique – a.s.b.l.  
Sq. A. Steurs 21/4, 1210 Bruxelles  
Bibliothèque Montjoie,  
935-937 chée de Waterloo, 1180-Uccle  
apabel@tiscali.be  
02 241 79 14

Avec le soutien de M. Jacques Monjoye de Joly Echevin de la culture d'Uccle



Chère lectrice, cher lecteur,

Ecrire sa vie, en partie ou en totalité ; pour se souvenir, conserver, témoigner, laisser une trace ; pour se trouver, se retrouver, donner sens, ... Certes.

Mais aussi, écrire pour être lu !

Ainsi – si le déposant le permet – les écrits déposés auprès des Archives trouvent aussitôt un ou plusieurs lecteurs parmi les membres du Comité de lecture. L'un d'entre eux au moins se charge de rédiger un "écho" de lecture "en sympathie" .

Echo, réverbération ; accueil et réaction favorable (Petit Robert)

Echo ? Pensez randonnée en montagne, ce col du haut duquel vous criez un nom et ô miracle, la montagne vous répond. Bien sûr, elle avale des syllabes mais elle en rajoute d'autres ; le son n'est plus le même mais c'est quand même le vôtre.

Le but de l'écho de lecture ? Résumer l'écrit en question, rendre compte de la manière dont le lecteur a vécu sa lecture, puis jouer en quelque sorte pour le déposant le rôle de la montagne dans son périple d'écriture solitaire. Car l'écho est d'abord renvoyé aux auteurs – déposants avant de faire l'objet d'une compilation régulière (dont celle-ci est la première.)

Rien à voir donc avec la critique littéraire, qui se situe aux antipodes de notre vocation.

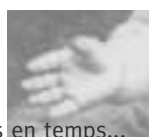
Le premier d'une longue série

Je suis très fier de présenter ce premier fascicule d'échos. D'abord pour la richesse et la variété des textes déposés. Parce que ce premier lot témoigne de la confiance des déposants, de la pertinence des Archives du Patrimoine Autobiographique. Ensuite par l'engagement des rédacteurs des échos, véritablement inspirés par leur lecture !

Je vous souhaite une excellente lecture. Elle vous donne envie de faire connaissance avec les textes originaux ? N'hésitez pas à nous contacter !

Rolland Westreich

Président APA-Bel





# Jean Nicaise : “Les enfants ne parlent pas à table Souvenirs d’un Carolorégien”

318 p. photos

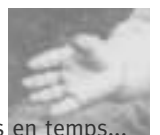
[Apa-Bel 1]

*Auteur de l’cho : Louis Vannieuwenborgh*

C’est l’histoire classique d’un couple amoureux, liés encore davantage par la lutte contre la maladie mortelle du mari (la tuberculose) et la nécessité de la cacher (nous sommes dans l’entre-deux guerres). Le fils, l’aîné, passe à l’arrière-plan des préoccupations des parents, leur préférée est la cadette. “Maman”, jolie, coquette, mondaine est bien décidée d’échapper à la vie d’esclavage que fut celle de sa mère, enchaînée au comptoir d’un commerce florissant. Le père, rigide (d’où le titre), minutieux, exigeant n’hésite pas, les résultats scolaires de son fils baisant, à le mettre en pensionnat. Jean Nicaise commence ses souvenirs par l’évocation de l’internat de Thuin, petite ville près de Charleroi, située sur un éperon rocheux, bâtie avec cette dure pierre bleue qui rend triste le cœur de l’étudiant prisonnier. L’enfant, l’adolescent souffre surtout de l’absence de sa mère. “Maman” : absente le lundi matin quand Jean quitte la maison, sa valise à la main, pour deux longues semaines (“Maman n’a jamais aimé se lever tôt”). Absente, quand, plus jeune, il rentrait à la maison : “où est Maman?”. Absente, quand, s’éveillant après une opération, il lance : “Maman?”.

La vie de Jean lui offre non des compensations mais des découvertes : la littérature, le monde féminin. Son premier amour est peut-être un livre d’histoire dans lequel, enivré, il retrouve les lectures que lui faisait un grand-père aimant. A ce plaisir s’ajoute celui de se sentir des dispositions pour l’écriture. Les baisers volés – au Collège! – sur les lèvres d’une jeune fille de cuisine, lui donnent l’assurance que le beau sexe aura pour lui davantage que de la bienveillance. Sa solitude, ses chagrins l’ont trempé. Les talents qu’il se découvre lui donnent confiance en lui-même. Entre les dimanches où l’interne gagne, en rang..., le cinéma où il voit ses condisciples accompagnés de leurs amies, et les étapes qui le mènent à la liberté, peu de temps s’écoule. En fin de rhétorique, l’invasion du 10 mai le propulse au rang de pilote de la voiture familiale. C’est l’Exode. Mitraillée par les Stukas, la famille fuit vers le sud. On devine l’angoisse des parents, à la recherche des soins que réclame le pneumothorax du père. On devine l’éblouissement de Jean, utile, indispensable aux siens et réceptif aux tendres sentiments qui éclosent dans les villages provençaux.

Cette première bouffée de liberté est suivie par une deuxième : il s’inscrit à l’Université libre de Bruxelles, à la faculté de philologie romane, et “kottera”, le mot n’existait pas encore, chez ses grands-parents. L’Occupation allemande et diverses péripéties entraîneront des études chaotiques mais réussies en 1945. Les événements s’enchaînent et s’entrecroisent rapidement : rencontre avec Renée, que ses parents n’acceptent pas d’emblée, fiançailles, mariage en 1946 et entrée dans la vie active. Attiré depuis toujours par l’enseignement et le journalisme, il commence par cette dernière profession, et s’installe avec son épouse à Namur. Il s’adapte avec





facilité à la contrainte d'écrire vite et bien. Mais les perspectives offertes par un journal local sont trop étroites pour Jean Nicaise. Il songe à la seconde branche de sa vocation : il quitte le journalisme pour l'enseignement. L'autobiographie se termine à ce moment, quelques allusions laissent entendre qu'il y fera une carrière brillante. Nul doute que l'autobiographie sera poursuivie, prenant appui sur ce vrai départ de ce que sera sa vie.

L'autobiographie de Jean Nicaise n'est pas celle d'un "écrivain" : elle se place, avant même de débiter, sous le signe de l'écriture. L'avant-propos annonce "le prodigieux bonheur de l'écriture" qu'a été la rédaction de ces pages. Par ailleurs, les références, les allusions littéraires sont omniprésentes. Elles renvoient autant à sa vie qu'à sa relation à l'écriture. Le lecteur s'en félicite : clarté, habileté d'exposition et de développement, trouvailles, suspense, pages d'anthologie... L'impression s'installe bientôt que sur le solide édifice de sa vie, l'autobiographie de Jean Nicaise constitue une pierre de façade.



# Francine Mierop Ginion : “Ma vie” (12 mars 1929-octobre 2001)

192 p.

[APA-Bel 2]

*Auteur de l'ouvrage : Béatrice Barbalato*

Selon les critères les plus canoniques d'une autobiographie, Francine Mierop Ginion décrit sa vie de sa naissance jusqu'à aujourd'hui. Dernière date : octobre 2001.

Ce récit de vie est adressé à ses quatre enfants, et à Chloé sa petite fille. Ce n'est pas par hasard que son but est de donner une vision positive de la vie.

Un récit écrit donc pour être lu, avec l'intentionnalité de transmettre une image de la famille, un médaillon comme point de repère pour les descendants.

Tous les événements sont dans l'ordre chronologique, et l'auteur se situe au milieu d'un portrait de famille. Une autobiographie où les dénominations des endroits où le couple a habité, les descriptions de toutes les situations se succèdent avec une volonté ouverte de transmission de coordonnées biographiques, historiques et topographiques. Une vie comme une autre est-on tenté de penser. Mais dans cette normalité, il y a une parabole. Un parcours, où le bonheur, qui semble être naturel dans un couple qui s'aime et qui se réjouit de quatre enfants, est malheureusement investi d'un mauvais destin. Et pourtant, Francine n'abandonne jamais le courage de vivre et de vivre avec bonheur...

Ce n'est pas par hasard qu'à la fin, avant de faire un bilan, Francine Mierop Ginion écrit une composition poétique, presque un poème. A propos du bonheur:

“Vivre dans le présent me paraît la sagesse,  
Sans penser à hier, sans redouter demain;  
C'est le meilleur moyen de garder la jeunesse  
de l'esprit et de l'âme et de se sentir bien” (...).

Page 188

C'est seulement après avoir lu cette autobiographie que l'on peut comprendre le sens de ces mots. Née en 1929, Francine a vécu pendant la guerre, élevé quatre enfants, subi deux accidents de voiture, dont un mortel pour son cher mari Jacques. Ça fait son tissu de vie, ses chagrins, ses moments de bonheur.

Le commerce dans l'industrie textile avec des hauts et des bas, les inquiétudes pour un marché qui à un certain moment ne va plus, les transferts, tout ça fait partie de sa vie, signée à maintes reprises par la douleur.

Mais, malgré tout, on comprend bien que la force de Francine est à la base de la réussite de la famille. Sa sensibilité on peut la découvrir, pas après pas, pendant la lecture.

Dans la période, peut-être la plus dure de sa vie, à cause du décès de son mari, elle se rappelle





le que:

"Tandis que je me promenais seule au bord de l'eau, comme j'aimais le faire avec mon mari, j'eus l'attention attirée par un groupe de mouettes qui se disputaient de petits morceaux de pain. Je les observais quand soudain, elles s'envolèrent toutes ensemble en poussant leurs cris si caractéristiques. Je fus émerveillée par ce spectacle plein de grâce et, ce jour-là, j'ai su que j'aurais désormais encore envie de me réjouir. Ces vacances furent donc bénéfiques pour tous. A partir de cette époque-là, mes blessures au cœur commencèrent à cicatriser". (page 140)

Ma vie est une autobiographie écrite dans une belle langue, abondante en mots inhabituels, avec une richesse de termes particuliers, et une qualité évocatrice qui permet de visualiser les événements racontés comme si on voyait des tableaux. C'est aussi un document, comme cela a été dit plus haut, sur la vie des lieux où cette famille a habité, comme Mouscron, ville frontalière où la famille s'est installée en 1936, et dont les souvenirs sont très significatifs: les écoles (très intéressante, la description des écoles catholiques discriminatoires), la vie paysanne, les amitiés.





## Louis Roche : “Cahier de campagne 1914-1918”

112 p.

*Auteur de l'cho : Francine Meurice*

[APA-Bel 3]

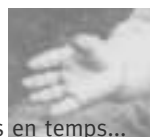
Le scripteur de ce Cahier de campagne 1914-1918, Louis Roche, adjudant au 3<sup>e</sup> Peloton de gendarmerie est né à Bruxelles le 24 février 1874 et mort le 11 juin 1944 “ dans le jardin de sa maison tué lors du bombardement de l’aviation alliée qui rata son objectif” comme le raconte sa petite fille Madeleine Roche qui a eu l’initiative de déposer ce document à l’APA.

Dans ce journal manuscrit, Louis Roche relate avec minutie et précision tous les mouvements des armées, les dates et les lieux de combat, les victoires et les pertes, au jour le jour lorsque les événements le requièrent -ce qui en fait un véritable cahier de campagne. Ce récit, il le fait comme témoin direct lorsqu’il est sur le front en Belgique et en France et participe aux opérations ou comme témoin indirect lorsqu’il parle des fronts éloignés en Russie, en Italie, en Grèce, en Bulgarie, en Roumanie, en Turquie...

Une seule fois, il fait allusion à la forme de son écrit lorsque après avoir demandé de passer à la gendarmerie territoriale avec l’espoir de devenir sous-lieutenant, étant le seul adjudant resté au front et méritant quelque avancement, il se retrouve à Paris et écrit le 26 avril 1916 : “ je continuerai à tenir mon cahier de campagne ayant plus de temps ici qu’au front” (p.29).

Une seule fois également, il parle des sources d’information journalistiques, L’Echo de Paris (p.66) qu’il utilise pour consigner le déroulement de la “ campagne” dans son cahier. Il déplore la censure (p.77) qui empêche son travail d’écriture du récit de la guerre et prive les acteurs principaux de compréhension. Son analyse reste toujours strictement militaire et patriote ce qui n’empêche pas quelques exclamations contre l’absurde d’un tel carnage.

Si les confidences personnelles sont très rares et très discrètes, le document contient quelques beaux tableaux descriptifs et admiratifs du travail des femmes obligées de remplacer les hommes “ pris” par le combat. “ Les femmes sont employées dans toutes les administrations, sur les tramways, sur le métro, dans les fabriques de munitions car elles font les obus aussi bien que les hommes, dans les bureaux, à la caserne, aux chemins de fer et pour cela je dois dire, elles sont exigeantes et leur service est bien fait.” (p.35) “ Des combats continuent, tous les jours nous voyons passer des blessés anglais conduits dans des automobiles. Ce sont des femmes anglaises qui conduisent les autos et il faudrait voir les préoccupations qu’elles prennent pour éviter les cahots... “ (p.86)” Le 14 juillet s’est passé tranquillement quelle différence avec Paris, pas de revue rien. Ici [Calais] c’est l’activité et principalement l’activité féminine qui se manifeste sous les formes et les uniformes les plus divers. La factrice vêtue d’un complet bleu à liserés rouge, la sacoche au côté, arpente le trottoir de son pas élastique; la petite télégraphiste file sur sa bicyclette; cette jeune femme à l’allure d’officier sous sa haute casquette bleue est employée au gaz ou à l’électricité; cette autre en sarrau gris lave les devantures, vérifie les réverbères. Dans les gares, sur les autobus, au volant des tramways et des lourds camions militaires, sur les sièges des fourgons postaux des femmes encore, dans les banques, les tribunaux,

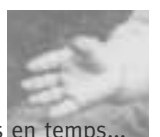




les bureaux publics ou privés on n'aperçoit guère inclinées sur des papiers que de jeunes têtes blondes ou brunes. Il existe même des compagnies féminines de sapeurs-pompiers (...) Près d'un million d'entre elles travaillent aux munitions; 10.000 autres sont employées aux travaux agricoles, elles portent avec une souple élégance le costume particulièrement seyant à leur taille svelte: culottes courtes, guêtres..." (p.88,89)

Un lecteur qui cherche le récit vécu de cette tranche d'histoire dramatique ne trouvera pas de détails sur les tranchées ou l'inondation de l'Yser car le narrateur se trouvait à Paris, il en fait cependant une mention tragique. Mais il trouvera des détails sociologiques comme le début de l'heure d'été (p.40)" Le 14 juin 1916. A partir de minuit nous serons plus vieux d'une heure; toutes les horloges seront donc avancées d'une heure ceci dans un but économique" ou des détails linguistiques comme les occurrences des mots "boches" et "la grosse Bertha" .

En appendice et comme une suite en forme d'ironie de l'histoire, figurent quelques pages du journal repris en 1940 qui sont un mémorandum sur la reddition de l'armée belge le 28 mai 1940 à la défense du roi Léopold III.







# Louis Roche : “Cahier de campagne 1914-1918”,

112 p.

*Auteur de l'cho : Louis Vannieuwenborgh*

[APA-Bel 3]

Louis Roche, grand-père de la déposante, Madeleine Roche, est né à Bruxelles le 24 février 1874. Au 1er août 1914, il commandait, avec grade d'adjudant, la caserne de gendarmerie de Laeken.

Description du manuscrit :

Un carnet de format 14,5 x 19,5 cm, aux plats de fort carton recouverts de papier marbré noir et brun, comportant 180 pages plus 40 pages cousues à la suite, soit un total de 220 pages.

Le carnet est ligné façon cahier d'écolier. Les pages supplémentaires sont lignées au crayon et découpées au format à l'aide de ciseaux.

L'écriture, un type d'anglaise utilisée à l'administration, est régulière et soignée. Les titres sont tracés à la ronde. Les encres employées, toutes médiocres, étaient fournies par les diverses administrations au sein desquelles Louis Roche était en fonction, exception faite de quelques pages écrites à l'encre verte.

Forme, rythme et contenu :

204 pages sont consacrées à la Première Guerre mondiale. Directement à leur suite, dix pages commentent l'invasion de la Belgique en 1940.

Louis Roche nomme son carnet, cahier de campagne (26.4.1916). Chronique des missions et des opérations dans lesquelles il était engagé, il commence abruptement, à la première ligne de la première page (la page de garde a été découpée) par l'annonce de la mobilisation de l'armée le 1er août 1914, la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Belgique et se poursuit par la relation des missions effectuées. S'y ajoutent des nouvelles de la situation militaire générale.

Les dernières pages du carnet servent de carnet d'adresses; quelques-unes, aux Pays-Bas, lui permettaient de correspondre avec sa famille. On y trouve également une liste nominative des gendarmes sous ses ordres, une liste de ses placements d'argent et... la formule d'un collyre.

Sa chronique de guerre peut être divisée selon la succession de ses missions :

1. Versé dans un groupe de cavalerie comprenant trois escadrons forts chacun de “85 sabres”, il commande le 3ème peloton du 2ème escadron. Le groupe, placé sous l'autorité du commandement militaire, est affecté aux patrouilles de reconnaissance entre Dendre et Escaut. Louis Roche, à la tête de son peloton, est fréquemment en contact avec les forces ennemies, principalement les uhlands (lanciers).
2. A partir du 22 octobre, derrière l'Yzer, il doit assurer la police des champs de bataille et réquisitionner vivres et matériel.
3. Déçu de ne pas avoir obtenu l'avancement pour lequel il avait été proposé à deux reprises, il demande et obtient sa mutation à Paris, en avril 1916, à la caserne de Lourcines, avec mission de rechercher les déserteurs.

Il est muté à Calais, avec fonction de directeur de prison, du 7 mai au 16 novembre 1917.

4. De retour à Paris, il y reste de novembre 1917 jusqu'à la fin de la guerre.





Le carnet couvre très inégalement les années de guerre :

1914 : 40 pages.

1915 : un peu plus d'une page.

1916 : 119 pages.

1917 : 31 pages.

1918 : 23 pages.

La raison peut être recherchée davantage dans l'intérêt qu'il prend à ses missions et au déroulement de la guerre plutôt qu'aux facilités dont il dispose pour tenir son carnet à jour. Ainsi ses patrouilles d'août et septembre 1914 sont minutieusement décrites. Par contre, les opérations de police du champ de bataille et les réquisitions, qu'il juge ingrates, difficiles et moins glorieuses, sont traitées synthétiquement.

Les entrées débutent généralement par la date de l'événement relaté; elles ne coïncident pas nécessairement avec le moment de la rédaction. De longs passages ont été rédigés un certain temps après les dates mentionnées. La régularité de l'écriture et l'absence d'alinéas ou de lignes laissées en blanc rend l'identification des notations écrites le même jour malaisée. Louis Roche s'est vraisemblablement basé sur des documents officiels (rapports, ordres de marche) pour rédiger certains passages; la sécheresse et la précision de ceux-ci tendraient à le faire penser. On relève des erreurs dans le nom des mois (par exemple du 4 au 14 octobre 1914 il continue à écrire septembre).

Au départ, l'écriture de ces pages est impersonnelle : la première personne du pluriel, le "nous" domine. Cependant, le caractère radicalement différent de la Première Guerre mondiale par rapport à une guerre "classique" à laquelle s'attendaient les combattants et l'adjudant Roche en particulier, suscite des jugements personnels. Certaines pages transforment ponctuellement le cahier en journal intime : l'alternance d'écriture impersonnelle/personnelle, voire intime est la caractéristique générale de ce carnet.

Témoin des monstrueuses innovations apportées par la guerre, devenue industrielle, il rapporte les premiers bombardements aériens : Paris, Calais sous les bombes des Zeppelins et des "aéroplanes", le gaz de combat, les préparations d'artillerie : "quel spectacle terrible cela offrait à la vue, du feu partout; les projecteurs fouillaient les nues à la recherche des avions et cela donnait au combat une note plus grande encore". Il sent clairement que l'humanité est entrée dans une autre ère : "jamais depuis que le monde existe, guerre n'aura été plus terrible".

Pour ce père de six enfants, la durée de la guerre et l'éloignement des siens constitue une épreuve morale dont il se plaint régulièrement : "nous, soldats belges, nous supportons toutes les privations [...] mais ce qui nous rend le plus malheureux, c'est de ne pas pouvoir communiquer avec nos familles".

A Paris, la vue des orphelins de guerre suscite la notation de ses sentiments : "pauvres enfants, il me semble que je ne les ai jamais aimés autant que maintenant".

Les mutilés des trottoirs de Paris, les conversations avec des soldats revenant de Verdun lui font prendre conscience du coût inouï de cette guerre en vies humaines et révolte ce patriote et homme de devoir : "on appelle cela la civilisation".

Louis Roche écrit la majeure partie de son cahier en 1916 : il croit la victoire proche. C'est l'année de Verdun; il guette les signes d'avancées qu'il espère décisives. Il note avancées et reculs, le nombre de prisonniers, de pièces prises à l'ennemi. Il sent qu'il va se passer quelque chose de terrible. Le 14 juillet, son exaltation est au maximum : trois pages sont consacrées à la des-





cription du défilé militaire à Paris et à l'enthousiasme populaire; puis il se remet à scruter les nouvelles mais après quelques semaines, l'espoir retombe, la décision n'interviendra ni sur le front principal ni sur le front de l'est : la perspective d'un hiver de guerre supplémentaire devient une certitude "amère au coeur". L'attente déçue lui fait tracer l'un des premiers points d'exclamation de ces pages de guerre : "Attendons!". Ainsi cette succession de sentiments d'espérance et de déceptions transforme une suite de notations tirées des journaux en pages d'écriture personnelle.

Louis Roche respecte l'ennemi, le mot "boche" n'apparaît qu'en avril 1916 et sera peu employé. Il envie les Allemands pour leur sens de l'organisation et la direction unique de la guerre sous le commandement de von Hindenburg. Ils apparaissent comme un exemple; appelant de ses voeux un effort décisif, il s'écrie : "allons, debout tout le monde, comme en Allemagne"!

La guerre transforme la société. Louis Roche observe l'arrivée des femmes dans le processus de production. Les métiers perdent leur caractère traditionnellement masculin. Il note, on le sent souriant et admiratif : "La factrice vêtue d'un complet bleu à lisérés rouges, la sacoche au côté, arpente le trottoir de son pas élastique".

L'approche de la fin de cette guerre interminable suscite plusieurs pages d'écriture intime : fin août 1918, il fait un retour sur les quatre années de guerre et compare les attentes d'août 14 à la réalité. Se succèdent, sur quatre pages écrites d'un seul jet, les évocations des batailles, des massacres. Le style est fiévreux, les phrases inachevées rythment les horreurs rapportées; les points d'exclamations ponctuent chaque paragraphe. A l'issue de cette irruption émotive, le temps du récit et le temps de l'écriture se rejoignent dans le moment de la sensation : "j'ouvre les yeux : la pluie a cessé; le soleil brille". Qu'elles ont été terribles les conditions nécessaires à la création spontanée de ce procédé d'écriture.

Le cahier se termine par l'annonce de la blessure reçue au combat par son neveu. L'oubli du point final à la fin de son cahier de campagne était de mauvais augure. Vingt-deux ans après, sans une page blanche de séparation, l'adjudant Louis Roche, âgé de 66 ans, rouvre son carnet pour relater la campagne des dix-huit jours. Il le termine en recopiant un mémorandum approuvant la capitulation de l'armée belge par le roi Léopold III.

André, son dernier enfant, né en octobre 1919, apparaîtra dans un carnet de guerre collectif (voir dépôt n° x). Il s'était engagé dans l'Armée secrète et a continué, durant la seconde guerre mondiale, le combat que son père engagea lors de la Grande Guerre.

Quant à Louis Roche, qui se félicitait en 1917 d'avoir échappé à une attaque aérienne à Calais, il n'eut pas une seconde chance : lors du bombardement - par l'aviation alliée, le 11 juin 1944 - du chemin de fer proche de son domicile, sa maison fut touchée et il y laissa la vie. Sa femme et sa fille ..., réfugiées sous la table de la cuisine, en sortirent saines et sauvées.

On peut être certain que ce militaire aura apprécié dans sa pleine mesure la nouvelle, annoncée quelques jours auparavant, du débarquement de Normandie.

## Annexes

La déposante a joint au cahier de campagne de son grand-père quelques documents qui le complètent :

1. Le portrait photographique de Louis Roche.
2. La photo, destinée à lui être envoyée, de sa femme et de leurs six enfants, prise vers 1917. On y voit la dernière-née, ..., que son père ne verra pour la première fois que fin 1918, alors qu'elle était entrée dans sa cinquième année.
3. Les images pieuses distribuées lors des funérailles de Louis Roche et de celles de son épouse, Agnès Van Hoydonck.





## Louis Roche : “Cahier de campagne 1914-1918”

112 p.

*Auteur de l'ouvrage Barbalato*

[APA-Bel 3]

C'est à partir d'une belle photo d'époque qu'on peut déjà avoir une idée de la de l'auteur de Cahier de campagne 1914-1918.

Un homme avec de grands moustaches et un regard humain et austère au même temps.

Comme il arrive souvent, c'est un familier qui a reçu le manuscrit et qui se sent dépositaire de la continuité de certains sentiments dans la famille : un document n'est jamais neutre. C'est la petite enfant de Louis, Madeleine Roche qui l'a envoyé à l'APA Bel : " Je ne suis en possession de ce cahier que depuis le décès de mon père. S'il le tenait si précieusement c'est sans doute parce qu'il devait être un lien entre lui et son père tant aimé, qu'il avait perdu si jeune ". Ce sont les mots qui terminent les deux pages où Madeleine Roche encadre cette œuvre. Un lien qui passe de père en fils :

" Je pense que le patriotisme dont témoigne son journal fut transmis à son fils André qui prit la relève lors de la deuxième guerre en s'engageant dans la résistance. Je ne crois pas que mon grand-père fut au courant des activités de son fils, qui d'un naturel très et parfois trop discret ne voulut vraisemblablement pas inquiéter la famille et de surcroît tint à la protéger contre les représailles éventuelles, s'ils devait être arrêté par les Allemands "

Le cahier commence avec la Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Belgique le 3 Août 1914.

Le style est celui d'un classique journal de guerre, où la précision des dates, des changements de positions, des épreuves de courage et du sens du devoir sont en premier plan. Il ne manque pas la référence aux décisions prise au sommet : tout épisode est donc encadré dans l'évolution de la guerre du point de vue politique et diplomatique. Le sens de la discipline est la naturelle conséquence d'une vision plus élargie de ce qui se passe. Personne est hors cadre.

Les mots de Louis Roche expriment aussi un grand respect pour les bons chefs d'Etat. C'est le cas du Czar "Le Czar de Russie a lancé un manifeste à son peuple. Dans ce manifeste trois phrases surtout marqueront. Une caractérisé par un cri du cœur, préférant son forger à sa couronne il écrit " Ne voulant pas nous séparer de notre fils aimé nous léguons notre héritage à notre frère le grand-Duc Michel.

Puis vient l'appel patriotique aux citoyens Russes, et enfin le passage capital qui proclame la nécessité d'une guerre à outrance " (page 80).

Ainsi quand l'auteur reprend son cahier en 1940 (une dizaine de pages) le sentiment de respect vers l'autorité est le même. Quand le Roi Belge vient d'être accusé d'avoir mené des négociations avec l'ennemi, Louis Roche manifeste un sentiment confiant vers la monarchie. Les adverbess et les adjectifs en font témoignage : " Le Roi a vivement et fortement insisté sur un fait d'une importance considérable ... Le Roi avait exprimé le désir d'être interné dans une demeure plus modeste pour partager davantage la sort de ses soldats (...) "

Le cahier se termine le 29 septembre 1918 " Le 29 septembre, à 16 heures mon neveu Thomas, Clément sous-lieutenant au 12<sup>o</sup> régiment de ligne a eu une épaule droite et la jambe gauche

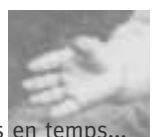




traversée par des balles de mitraillettes en faisant l'assaut à la tête de son peloton de la crête des Flandres à Staders. Ce n'est pas par hasard, que Louis termine son cahier sur un épisode de famille.

Pour qui Louis Roche a écrit son journal ? Peut être pour ses descendants, mais pas seulement et pas principalement. On peut supposer qu'il sentait le devoir de témoigner, de laisser une documentation ; et ce cahier, qui conjugue humanité et discipline militaire, a un ton neutre qui veut être et apparaître objectif par rapport aux événements. D'ici aussi cette nécessité de les encadrer dans un portrait de guerre plus vaste, où très rarement il signale la source des informations.

Quelque article de journal découpé accompagne le cahier. Mais ce n'est pas systématique et donc on ne peut pas décoder toutes les informations reportées dans le cahier.





## Jeannine Kertius : “Côté cœur côté jardin”

157 p. photos

*Auteur de l'cho : Mich le Piron*

[APA-Bel 4]

” Ma passion, c’est ma famille. N’ai-je vécu que pour donner du bonheur à mes proches ? ”

La réponse de Jeannine Kertius est sans équivoque : oui, principalement et sans regret.

Tel est le bilan que Jeannine porte sur sa vie.

D’ailleurs, si elle a commencé à écrire, c’est pour mieux expliquer à ses enfants d’où ils viennent, leur faire découvrir la manière de vivre de leurs ancêtres mais sans doute aussi pour sceller à jamais sur le papier son optimisme de vie, son amour de la vie et pour eux.

L’optimisme et la passion pour le théâtre viennent de sa mère, Yvonne, dite ” Grany ”.

C’est par la mort d’Yvonne, que Jeannine commence son récit. Un flambeau à reprendre !

Nous pénétrons dans sa famille : mère, père, grands-parents, arrière-grands-parents, une généalogie vivante où s’entremêlent des morceaux de vie de la fin du 19e siècle et du début du 20e.

Avec la naissance de l’auteur en 1937, nous entrons dans son enfance agrémentée de détails passionnants et savoureux sur la vie quotidienne de l’époque : jeux de rue, commerçants ambulants, école, chansons, superstitions et recettes de grand-mères, loisirs avant la télé, alertes aériennes pendant la guerre, ...

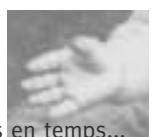
A 15 ans, Jeannine décide de travailler dans l’atelier familial de colifichets à Saint-Gilles. Elle débute également sur les planches. Sa passion pour le théâtre amateur lui donna pendant près de 10 ans, les plus belles émotions de sa vie. Suivent les premières amours et les milles et unes découvertes de l’expo 58 au Heysel.

A 23 ans, en 1960, Jeannine prend pour la première fois des vacances sans ses parents. Elle va en Italie et tombe amoureuse d’un bel italien, G.O. au club med ! Michel deviendra son époux et le père de ses trois enfants. Leur vie s’organise en Belgique entre les enfants, les travaux à domicile de Jeannine pour l’atelier de colifichets et le travail de technicien de Michel.

1967. Année dramatique. Jeannine enterre coup sur coup sa belle-mère morte en Italie d’un cancer et son père, Georges qui met fin à ses jours à 57 ans d’un coup de revolver, comme son propre père, Emile, l’a fait 53 ans plus tôt. Quel coup de tonnerre ! Personne n’a rien vu venir, alors que depuis 6 mois, il préparait son acte. Sa fierté d’homme n’a pas supporté la situation financière désastreuse du commerce familial. Jeannine, Pierre, son frère et leur mère, obligés d’admettre l’impossible, affrontent impuissance, refus, révolte, culpabilité, question à jamais sans réponse : ” pourquoi Papa, pourquoi ? ”.

” Cette épreuve nous a soudées, mère et fille à jamais ”.

Du courage, il en faudra également à Jeannine 34 ans plus tard lorsque son frère chéri, Pierre





lui aussi se suicide. Elle l'a aimé ce grand frère, très différent d'elle, artiste dans l'âme, écorché vif, en recherche perpétuelle d'autre chose et de lui-même. Jeannine y consacre son dernier chapitre.

Mais ce n'est pas son dernier mot !

Fidèle à sa nature profondément optimiste, Jeannine termine son récit en racontant sa vision du bonheur.

” Le bonheur est un combat, il faut y être attentif, il se mérite. ... Le bonheur pour moi aujourd' - hui, c'est la joie de quelques instants : le soleil, un livre, une musique, une attention de mon mari, de mes enfants, ..., une rencontre, ..., un éclat de rire . “





## Jeannine Kertius : “Côté cœur côté jardin”

157 p. photos

*Auteur de l'cho : Louis Vannieuwenborgh*

[Apa-Bel 4]

Jeannine, pour fêter ses soixante ans, réalise un rêve : voyager en montgolfière! Cinq ans après, elle en réalise un autre. Détentricice d'un gros paquet de vieilles photographies de famille, elle les commente pour léguer à ses enfants et petits-enfants le souvenir de ce que furent leurs ancêtres. Elle s'est vite rendu compte que son témoignage passe par sa propre biographie. Encouragée par les siens et par le groupe “Age et Transmission”, elle se lance dans l'écriture, évoquant ses ascendants, transmettant ce que ses parents lui ont légué en y ajoutant ses propres souvenirs, ses propres sentiments.

Un mariage, tardif, pour la morale de l'époque, un décès accidentel (et scandaleux) chez une maîtresse, un suicide : la génération des aïeuls et bisaïeuls fournit l'étoffe de la saga familiale. La génération de ses parents fournit des éléments que Jeannine intégrera à sa vie : pour le métier, la fine couture, pour l'expression artistique, le goût et le talent du théâtre (de là le titre de ses souvenirs). Yvonne, sa mère, comédienne dans une troupe d'amateurs, excelle dans ses rôles. Le père, comptable, tient celui du souffleur. Président de la troupe l'Étincelle, il a créé un prix – le prix Kerstius – pour les jeunes comédiens, encore décerné actuellement.

Le père de Jeannine avait fondé un atelier de couture : on y créait les broderies de luxe. Cela s'appelait des colifichets. Par petites touches, aussi précises et minutieuses que ses points d'aiguille, Jeannine peint la vie de l'atelier, les chants et les rires des couturières. Elle restitue le parfum de l'époque. Toute l'après-guerre tient dans ses pages sensibles et évocatrices : les jeux (le bèbè, balle-chasseur), les gestes quotidiens (la croix tracée de la pointe du couteau avant de couper le pain), les chansons qui faisaient venir les larmes (L'Hirondelle des Faubourgs), les interdits (poser un acte important le vendredi, chanter trop tôt le matin), les illuminations de fin d'année, le cri de l'aiguiseur de couteaux.

1953 : ivresse de tenir son premier rôle d'ingénue. “Au théâtre, je me sentais chez moi.” 1958 : l'Exposition universelle de Bruxelles lui révèle le monde et la modernité. Elle tient un rôle dans *Le Sang de l'Amazone*, d'Herman Closson. La troupe joue à Vichy, à Monaco. Deviendra-t-elle comédienne? Une audition au Théâtre National l'en dissuade : elle est trop grande! Elle est restée trop simple, trop équilibrée aussi (dans le bon sens des termes) pour s'imposer dans un milieu où les égos chausent grand. Ensuite, il y a ses vacances en Italie, la rencontre de Michel, napolitain et beau garçon. Et sérieux. Il s'installe à Bruxelles. Ils se marient, ils ont des enfants. La vie passe vite et tout va bien. Sauf à l'atelier de couture : la mode change, les colifichets ne se vendent plus. Le père est au bord de la cessation de paiement. Il n'accepte pas cette déchéance. Il se suicide.

Yvonne et Jeannine, courageuses, positives, aidées par un cousin, feront face. Quelques mois après le drame, les colifichets redeviennent à la mode...

Jeannine a 65 ans, elle considère sa vie. Elle nuance. Elle a eu de la chance avec ses enfants et petits-enfants mais son mari est dépressif. Yvonne a eu une belle vieillesse mais Jeannine voit mourir son frère aîné, sorti de la vie volontairement. Elle sait cependant ce qu'est le bonheur : un état rapide et délicieux, d'une légèreté inoubliable. On le ressent quand le pied brûle les planches ou, quand, amarres lâchées, les mains cramponnées à la nacelle, le ballon monte au ciel.







## Jacqueline Van Peteghem : “Mémoires du Temps”

159 p, traduction en néerlandais, photos

*Auteur de l'cho : Mich le Piron*

[Apa-Bel 5]

” Peuple heureux n’a pas d’histoire ”. Ainsi Jacqueline Van Peteghem, née en 1926 termine son récit par un court chapitre résumant intensément et pudiquement ses cinquante dernières années de vie, heureuse, avec Jan, son époux, ex-patron et traducteur en Néerlandais des ” Mémoires du Temps ” de son épouse.

Jacqueline aurait-elle écrit le début de son histoire si elle n’avait pas eu 13 ans le 10 mai 1940 ?

Ses premières années de vie se partagent entre Ostende, que la famille quitte pour fuir l’air iodé néfaste à la santé du père, invalide de la Grande Guerre, et Bruxelles sans oublier de magnifiques vacances passées à Waarschoot chez ses grands-parents paternels ou à Keerbergen.

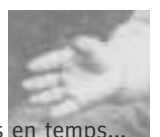
Bon élève, Jacqueline vit une enfance heureuse, parfois un peu monotone mais ” l’ennui sans colère est propre à l’enfance ”. Elle rêve de grands voyages ” où l’aventure surgirait ”, de romans à écrire, d’envois aux journaux de curieux articles. ” Qui étaient les Escomminquois ? ” est le titre de l’un d’eux.

Surgissent la guerre et l’exode en vélo jusque Paris et ensuite en train vers le sud de la France. A plusieurs reprises, lors de leur voyage, des bombardements leur font voir la mort de près.

La famille Van Peteghem trouve refuge en Ardèche à Saint-Julien-du-Gua. Jacqueline ne s’ennuie jamais tant la vie y est captivante, si différente de celle de la ville : découverte de la nature et d’une certaine liberté, travail des moissons, soirées chaleureuses entre Belges autour du verre de ” l’amitié éphémère ”.

Septembre 1940. Les vacances sont terminées. Les réfugiés belges de la région sont invités à rentrer en train en Belgique. S’ensuit une description où s’entremêlent très harmonieusement des faits historiques et les aléas de la vie quotidienne d’une adolescente pendant l’occupation à Bruxelles : retour à l’école, hiver rigoureux, repas de guerre égayé par les productions d’un petit lopin de terre, patrouilles allemandes, alertes aériennes, ...

La vie de Jacqueline n’est pas uniquement transformée par la guerre. Dès juin 1942, afin de contribuer aux besoins du ménage, à 15 ans, elle est obligée de travailler auprès d’un courtier d’assurances qu’elle quittera après la guerre pour se retrouver en octobre 1947 dans une firme d’importation de machines où elle rencontrera son futur époux, Jan Van Waasdijk.





## Famille Picquet : “Récits d’exode à 5 voix”

*Auteur de l’cho : Vronique Vall*

[Apa-Bel 6]

” Le 15 mai 1940, nous quittons la maison pour fuir en France... “

Au cinquième jour de l’invasion allemande de la Belgique, la famille Picquet composée d’un couple et de 6 enfants, fuit Burght en Flandre pour rejoindre St Jean de Pied de Port dans les Pyrénées Atlantique.

À St Omer et à l’annonce de l’avancée allemande jusqu’à Amiens et Arras, la famille renonce à traverser le pays et décide de rebrousser chemin.

Quatre mois plus tard, à l’initiative de leur grand-père, Marie Magdeleine (Mimi), 14 ans, Charles 12 ans, Michel 11 ans, Jacques et Thérèse 9 ans racontent leur fuite et leurs péripéties.

Soixante-trois ans plus tard, le cadet de la famille, François âgé de 4 ans au moment des faits a confié ces récits à l’APA- Bel.

Cet épisode historique initie 5 récits distincts : ” Trois semaines de vie nomade ” pour Marie Magdeleine, ” Nos aventures ” pour Charles, ” Fuite en France ” pour Michel, ” Notre voyage de 1940 ” pour Jacques et enfin ” Notre voyage en France ” pour Thérèse.

À partir d’une chronologie des évènements semblable, chacun des enfants restitue sa version personnelle des faits, avec des évènements clés.

Le voyage en tram et son interminable attente ” nous nous postons sur les quais de la gare et attendons ” (Mimi), ” Rien ne vient ” (Charles), ” et là on a attendu 24 heures ” (Thérèse) ” comme le tram n’arrivait pas nous décidons d’aller chercher du logement ” (Michel).

Les refuges de fortune dans une ” grange avec des cochons qui faisaient une musique à rendre jaloux Tino Rossi ” (Mimi), dans une école ” sur de la paille dans une classe ”, (Thérèse). Le premier village français rencontré fut particulièrement inhospitalier ” nous sommes réduits à loger dans une classe, mais sans paille cette fois ” (Mimi) ” et l’on fut contraints de dormir sur les bancs qui n’avaient même pas de vingt centimètres de largeur ”.(Michel) ” nous dûmes dormir sur l’estrade ” (Charles)

La providence religieuse dans la quête de logement ” nous avons demandé à M. le curé , si il n’aurait pas de la place pour dormir” (Jacques) ; mais aussi pour les repas ” arrivés là, on fut accueilli comme des princes, on nous servait du pain, du fromage, du café ou de la bière pour les messieurs ” (Michel), ” chez les sœurs qui nous on donné à manger trois repas : le dîner , le souper et le déjeuner et le soir on a été loger chez le curé ” (Thérèse). Cette providence s’étend au transport ” et en chemin nous avons rencontré un camion avec des prêtres et une jeune fille, et ils sont tous descendus et on est allé en camion quatre kilomètres “

Le bombardement de Nieupoort : la communauté — constituée de la famille Picquet et de la famille Huygebaert — s’est cachée pendant cinq jours dans un abri à pommes de terre ” de l’autre guerre ”. La désolation à la sortie de leur cachette ” les quelques kilomètres n’étaient que ruines et démolition, des centaines de vaches, cochons et veaux... morts dans les champs et des





cadavres de soldats anglais au bord du chemin et un avion tombé sur une maison, c'était affreux " (Mimi). Leurs conditions de réclusion pénibles qui les contraignent à " rester comme ça toute la journée et en ne bougeant pas et en ne parlant pas. Si on parlait, on attrapait un coup de fouet qui était à la ferme M. Huygebaert l'avait toujours à côté de lui " (Charles). La posture silencieuse contrainte par la force a laissé d'indélébiles traces dans l'esprit des jeunes garçons " on ne pouvait dire un mot sans que M. Huygebaert brandisse son martinet " (Michel).

Enfin, un chœur unanime qui clôturait les cinq récits : le soulagement du retour à la maison ! " On était bien content de se trouver chez soi, et on en avait assez de cette vie de nomade " (Michel).

Ces cinq regards enfantins constituent un témoignage émouvant d'une période historique mouvementée, et l'opinion du déposant sur leur fuite de la Belgique envahie est résumée avec humour quelques décennies plus tard dans ce " quel mauvais choix ! ".





## Jean Van Lierde : “Dossier d’éléments autobiographiques”

env. 100 p.

[Apa-Bel 7]

*Auteur de l’cho : Francine Meurice*

Jean Van Lierde, né à Charleroi le 15 février 1926, journaliste, Lauréat 2002 du Prix de la Libre Académie de Belgique, est président des branches belges du Mouvement International de la Réconciliation (MIR-IFOR) et de l’Internationale des Résistants à la guerre (IRG-WRI). Il est l’ancien secrétaire général du Centre de Recherche et d’information Socio-Politiques (CRISP) et du centre d’étude et de Documentation Africaines -Afrika Studie en Documentatiecentrum (CEDAF-ASDOC) de 1958 à 1983. Il est l’ancien président de la Confédération du Service Civil de la jeunesse (CSC) et du Bureau Européen de l’Objection de Conscience (BEOC-EBCO).

Le dépôt de manuscrits qu’il fait à l’APA est un dossier d’éléments pour une autobiographie plutôt qu’une autobiographie proprement dite, ce dossier ne porte d’ailleurs pas de titre puisqu’il est comme l’avant-texte d’un texte à construire. Cependant, si la biographie n’est pas rédigée, le lecteur peut la lire dans son avant-texte comme il lirait un CDRom en cliquant sur les mots renvoyant à de l’hypertexte. Le scénario de cette lecture navigue entre trois fichiers principaux: le mouvement pacifiste (notamment le travail des groupes Esprit en Belgique), l’indépendance du Congo et Lumumba, la lutte pour la libération de l’Algérie. A l’intérieur de ces fichiers sont rassemblés des inédits comme Du front de l’indépendance (FI 1941-1945) au front de libération nationale (F.L.N. 1954-1962) ou comme l’interview de Jean Van Lierde par Jean-Pierre Jacqmin (Matin Première RTBF) le 2 avril 2002 lors de la parution de son livre coécrit avec Guy de Bosschere, La guerre sans armes -Douze années de lutte non-violente en Europe (1952-1964) ou encore comme le témoignage de Jean Van Lierde du 11 juin 2001 à la commission d’enquête parlementaire chargée de déterminer les circonstances exactes de l’assassinat de Patrice Lumumba. Y figurent également des textes épuisés comme le récit autobiographique de l’auteur, objecteur de conscience en service civil forcé 6 Mois dans l’enfer d’une Mine belge, publié par la JGS (la Fédération Bruxelloise des Jeunes Gardes Socialistes) et dénonçant dès 1953 les conditions de travail des mineurs, c’est pourquoi la troisième édition de cette brochure porte le sous-titre suivant: Le bois du Cazier à Marcinelle avant la catastrophe du 8 août 1956. Les autres documents du dossier sont des bibliographies exhaustives des multiples publications du militant qui renvoient le lecteur à des archives, à des bibliothèques pour un travail de recherche, d’histoire, de mémoire, de formation militante.

Mais la lutte continue et seuls quelques extraits des textes de Jean Van Lierde peuvent évoquer sans le trahir le portrait d’un militant, pilier de l’histoire du militantisme belge pour la libération de l’homme par la non-violence.

” -Quarante ans après, est-ce que vous regrettez votre action par rapport à ce qu’ils [ les Algériens] ont fait de la révolution?

-Je ne regrette pas notre action puisque, de toute façon, l’Algérie devait devenir indépendante. Mais on n’arrête jamais de devoir se battre pour plus de justice, pour l’indépendance des peuples, pour les droits des êtres humains. Depuis 1945, je me suis battu pour les affaires d’Indochine et, aujourd’hui encore, je dois faire des démarches pour sauver des amis boud-





dhistes qui sont toujours emprisonnés par les staliniens au Vietnam, alors même que le gouvernement collabore avec les capitalistes américains pour réparer les épouvantables ravages que les USA ont causés au pays durant la terrible guerre du Vietnam.

Je vous l'ai déjà dit: il faut un temps fou pour sortir du tunnel... Et il faut espérer que, sans doute, le moment viendra aussi pour le peuple algérien de se débarrasser du régime des colons. ” in Interview de Jean Van Lierde par Jean-Pierre Jacqmin (Matin Première RTBF) le 2 avril 2002, p.4

” La manière brutale de garder les personnes arrêtées [ les collaborateurs après la Libération] m'avait obligé à dire au ” lieutenant ” qu'il ne fallait pas compter sur moi pour les abattre s'ils tentaient de s'évader (oui j'avais le souvenir des gardiens allemands ). Je réprouvais cette haine de tondre les femmes.

Je voulais que tous ces ” suspects ” soient jugés devant les tribunaux et pas sur place dans cette colère massive. C'est un pur hasard si le premier numéro du Soir Illustré (n°639, 13 septembre 1944) publie la libération de Wavre et l'arrestation d'un incivique que je tiens par l'épaule, au milieu des copains en armes, face à l'hôtel de ville détruit. ” in Du front de l'indépendance (FI 1941-1945) au front de libération nationale (F.L.N. 1954-1962), 1991.

” Jusqu'en 1960, il [Lumumba] n'a jamais cherché à avoir de rupture avec la Belgique. Dans sa tête, le Roi était quelqu'un de respectable.

S'il a fait ce discours, ce n'était pas de la haine envers Baudouin, mais par espérance panafricaine. C'était un discours de quelqu'un qui accède à l'indépendance, qui n'avait rien d'anti-royaliste. Ca n'avait aucun rapport avec cela.

[...] Conseiller, c'est vrai, je confirme. Il [Lumumba] n'avait pas de conseiller. Mais j'ai déclaré tantôt (vous pouvez dire que c'est conseiller) lui avoir dit ” Tu ne peux pas laisser passer des discours aussi peu riches en idées pour une journée de l'Indépendance .” In le témoignage de Jean Van Lierde du 11 juin 2001 à la commission d'enquête parlementaire chargée de déterminer les circonstances exactes de l'assassinat de Patrice Lumumba.





## Fernand Dobbelstein : "Pour ne rien vous cacher... Je raconte ma vie"

252 p. photos

[Apa-Bel 8]

*Auteur de l'cho : Louis Vannieuwenborgh*

"Métamorphose", titre de l'une des sections, pourrait être, au pluriel, le titre général de ce récit de vie. Né en 1937, Fernand Dobbelstein, de mue en mue, passera de l'état de fermier (cultivateur-éleveur de bétail) dans la région d'Eupen à celui de gestionnaire d'un important bureau d'assurances. Ce qui ne variera pas : l'ardeur au travail. Valeur-clé traditionnelle, sa famille la pratique quatorze heures par jour, sept jours sur sept. Sont pratiquées tout aussi rigoureusement la ponctualité, l'économie. L'équité, formaliste et minutieuse, est intériorisée par tous. Ni envie ni jalousie entre les enfants. La religion est vécue absolument. Elle engendre culpabilité et angoisse. "Ma mère se faisait bénir après chaque naissance pour obtenir le pardon d'avoir conçu." La rigueur morale prime la charité et le pardon. Dieu est un juge implacable, Fernand se sent imparfait, un futur damné.

Les vertus patriotiques sont vivantes dans cette région, trop proche de la frontière allemande. En 1914, les Allemands ont commis dans le village des atrocités. La guerre force le père de Fernand à quitter l'école dès la quatrième primaire. Il se marie en 1933 et continue, sans goût, l'exploitation de la ferme paternelle. Ils auront une fille et cinq fils. Fernand est le troisième. Après la guerre, on l'oriente vers la prêtrise. Il est inscrit au collège, en études latines. Fernand refuse, il ne veut devenir ni prêtre ni fermier. Il restera cependant à la ferme, après deux années complémentaires aux primaires (le quatrième degré), jugées suffisantes pour son futur état.

Fernand travaille à la ferme mais n'aime pas cette vie sans contacts sociaux, sans affection. La lecture de la presse catholique alimente son goût de la discussion sérieuse. Triste, dépressif, il est enfermé dans sa vie intérieure. La découverte du handicap de sa soeur déclenche une réaction culpabilisée. Il prie Dieu de l'affliger et de guérir sa soeur. Déjà, le goût de la discussion, le besoin de convaincre. Lors de son service militaire, échappatoire à sa triste jeunesse, il prend la décision de quitter la ferme. Ce qu'il fait, à 23 ans, malgré la désapprobation de sa mère. Un marchand de charbon et de pommes de terre de la région ayant besoin d'un chauffeur-livreur, il se présente. Il est accepté. Ce fut sa première métamorphose.

Une silhouette noire, le livreur de charbon traverse la cour de son patron. Qui prendrait la peine de l'observer? Lui, cependant, est frappé par le son d'un piano. La douceur de la musique le touche. A un bal, il rencontre le pianiste, ou plutôt la pianiste : c'est la fille de son patron. Par politesse, il l'invite à danser. La tradition veut que, une fois par soirée, les demoiselles choisissent leur cavalier. Vous devinez à qui la fille de la patronne, Mademoiselle Rita, rendit la politesse... La suite se devine également. De même la réaction des futurs beaux-parents. Celle des parents de Fernand est identique : un fils de fermier sans instruction n'épouse pas la fille de son patron! Fernand les approuve : lors de la messe de mariage, "au moment de recevoir l'hostie, j'ai demandé pardon pour avoir fait une telle bêtise. Je n'avais pas le droit. Tous l'avaient dit."

Tous aussi étaient certains que le mariage ne tiendrait pas. Tout les séparait. Il était réaliste, pessimiste et économe, elle, naïve, optimiste, choyée par ses parents. Fernand s'engage dans





une laiterie comme chauffeur de camion. Il travaille 14 heures par jour, comme à la ferme. Son épouse conserve sa profession d'enseignante. Leur premier enfant naît l'année suivante. Le couple tient, on va voir à quel prix. Leur rythme de vie devient infernal. Rita assume ses rôles d'enseignante, ménagère, mère, épouse. Lui travaille jusqu'à l'épuisement. Son pessimisme se dégrade en dépression. Ce sur-actif est réduit à garder la chambre. Choqué par les propos trop directs d'un psychanalyste, il tente un pèlerinage. En vain. Sans y croire, il consulte un neurologue. Il est reçu, il entend le médecin l'interroger. Il ne peut parler, garde la tête basse puis lève le regard. "J'apercevais alors, derrière un énorme bureau, un petit homme totalement muet et triste. Je pensais que nous étions sans doute tous deux dépressifs et rien ne m'empêchait plus de lui parler." Le médecin est habile, le patient coopère, Fernand, après sept mois, sort de sa dépression. Le souvenir de cette mue déclenchera, plus tard, la rédaction de ses souvenirs. Il attribue son pessimisme à une faiblesse de famille et veut léguer ce message d'espoir à ses descendants.

A 32 ans, Fernand est approché par un cousin, propriétaire d'un bureau d'assurances qui végète. Il se forme, durement, douloureusement à ce nouveau métier. Y réussir lui semble hors d'atteinte. "Je passais et repassais devant une porte à laquelle je n'osais sonner." Il s'accroche, suit des cours de formation. Son goût de la discussion, sa ponctualité, son honnêteté, son ancienne vie de fermier deviennent des atouts. "Dans un milieu rural, la rumeur est omniprésente." Il découvre qu'on peut travailler avec enthousiasme. Il fait retour sur son père; peut-être son caractère dépressif était-il dû au dégoût de la vie de fermier? Le bureau d'assurances prend de l'importance dans la région. Cette nouvelle mue se fait aux dépens de sa vie privée. Rita est devenue sous-directrice. Ils vivent en parallèle. A peine voit-il ses enfants grandir. Au contact d'autres mentalités, ses principes perdent de leur virulence. Sa pratique religieuse s'attédie. Il s'aperçoit qu'il mène une vie matérialiste. Fernand est passé brutalement d'un mode de vie rural et traditionnel à celui d'un indépendant du secteur tertiaire.

Les années passeront très vite, rythmées par les rares fêtes de famille qu'il a sauvegardées et par les vacances. "Avant, je pensais que les vacances étaient réservées aux gens fortunés ou aux irresponsables." Le bureau déménage et s'agrandit, il construit une grande maison. Ses fils font de bonnes études universitaires. Le cadet, cependant, se destine à la prêtrise. Fernand se souvient de son refus à onze ans. "Je pensais que Dieu demandait à mon fils de lui consacrer sa vie pour réparer mes faiblesses." Malgré leurs convictions, le couple a le sentiment de perdre un fils.

La cinquantaine venue, un infarctus l'avertit qu'il est temps de remettre ses affaires. Il vit davantage avec les siens. Le couple, devenu grands-parents, déménage à Bruxelles pour se rapprocher du fils aîné.

Retraité, il entreprend une tâche qu'il juge insurmontable : écrire son autobiographie. Etre utile à ses descendants, mieux se comprendre, les regrets d'avoir mal connu la vie de son père, relire la sienne pour mieux la comprendre, telles sont ses motivations. Aidé par sa femme et par le groupe "Ages et Transmissions", il s'aperçoit que c'est une agréable récréation. Re-création? Revenons aux instants où le livreur de charbon traverse la cour de son patron et laissons le dernier mot à Rita : "Dès que je l'ai vu, je savais que c'était lui... Fernand, dit Choupy".

